

PRÉFACE

«*Tu vois, de bien regarder, je crois que ça s'apprend.*»

EN OCTOBRE 2009, j'ai le désir de fonder au CDN de Lorient une académie qui associerait pendant trois ans sept jeunes acteurs étrangers ou d'origines étrangères dans un processus de transmission, de recherche et de production. J'ai en tête une trilogie sur la jeunesse, la liberté et l'amour, et les deux premiers textes, *La Place royale* de Corneille et *Guantanamo* de Frank Smith. Christophe Honoré me propose d'écrire une pièce pour cette académie dont les acteurs n'ont pas encore été choisis. Ce sera *La Faculté*. Quelques mois plus tard l'académie prend corps et l'Afrique, l'Asie, le Moyen-Orient,

les États-Unis et l'Europe s'affrontent sur le terrain de jeu du théâtre.

Le sujet de la pièce qui pourrait tout aussi bien être un scénario de film, s'inspire d'un fait divers : celui de l'assassinat sauvage d'un jeune arabe, homosexuel, sur un terrain vague près des universités, un soir d'hiver dans les années 2000.

Le spectacle sera créé au festival d'Avignon. Je souhaite l'inscrire dans un lieu réel pour que la réalité du lieu renforce la fiction. La cour en cinémascope du Lycée Mistral devient le théâtre de *La Faculté* et celui de l'annonce d'une apocalypse. Je vois la cour sous le sable. *La Faculté* met en scène de grands espaces vides sous la neige, des bordures d'autoroute et des terrains de foot éclairés par la lumière électrique.

Au-delà de l'actualité politique—l'homophobie qui conduira quelques mois plus tard les foules

dans les rues à manifester pour ou contre le mariage pour tous—je veux révéler la dimension mythologique de cette tragédie. Le sacrifice de l'innocence, celui de la jeunesse, le meurtre de l'enfance. La lutte fratricide des Caïn et Abel de la modernité. Celle de Médée. L'injustice. Convoquer les héros et le regret inconsolable de l'inexistence de Dieu.

Je me souviens de la peinture religieuse du quattrocento, de la nature Toscane et des figures perdues au mont des oliviers, de *La Tempête* de Giorgione, de Piero della Francesca et de Bellini. Je me souviens du rêve américain, de l'immensité des plaines dans les films de John Wayne, de *Bus-stop* de Joshua Logan avec Marilyn, des *Misfits* de Huston d'après le scénario d'Arthur Miller. Je me souviens de Pier Paolo Pasolini.

Jeune acteur pendant l'été et à la faveur de vacances en Italie je marche sur la plage d'Ostie

où il est mort assassiné comme le héros de *La Faculté* sans que rien ne puisse réparer l'injustice. Le théâtre est peut être un art de la réparation. Sous le sable il y a la mer. L'écriture de Frédéric Boyer se fait l'écho des voix oubliées de la jeunesse éternelle. La photographie d'Alain Fonteray révèle ce qui était invisible à l'œil nu.

Dans *Hiroshima mon amour*, le japonais demande à la française qui dit avoir tout vu à Hiroshima «*Et pourquoi voulais tu tout voir à Hiroshima ?*» Elle lui répond : «*Tu vois, de bien regarder, je crois que ça s'apprend*». Ce qu'elle avait vu n'était pas ce qu'elle devait voir. Ce qu'elle croyait avoir vu, l'horreur d'Hiroshima en images ne lui faisait pas encore entendre à l'intérieur d'elle-même la douleur qui revenait tel le repli de la mer atlantique ; celle de la mort de son amour allemand.

«*Tu vois, de bien regarder, je crois que ça s'apprend*», voilà ce qu'elle venait de découvrir dans l'expérience érotique, cette nuit là, à Hiroshima. Regarder n'est pas voir et voir serait entendre de nouveau. Rien ne se jette à l'oubli complètement.

Éric Vigner

D'ABORD LAISSE-MOI TE DIRE que je ne crois pas la jeunesse possible. Cette façon qu'elle a d'apparaître sans discuter. D'incarner la somme délirante des rêves de ce monde. Je pleure encore chaque fois que j'y pense. Cette Petite Nuit dans l'existence. La jeunesse n'a jamais eu lieu.

Non, mais nous y croyons toujours y compris à l'heure de notre mort. La jeunesse n'est qu'une obsession de vieillards et de rois mortels. Un rêve amer que font les vieux quand ils jouent dans le sable avec les lions. Et alors, dans l'arène, apparaît la jeunesse avec le regard de cette mort que nous appelons beauté. Elle apparaît déjà

malade et fatiguée dans sa terrible naïveté, celle des premières choses oubliées. Elle apparaît sur les écrans et sur les murs, dans les guerres, dans la sexualité et au cœur des familles déchirantes, dans les appartements, dans les bureaux, dans les rues, dans les écoles et les universités, dans les cirques et au cinéma. Elle apparaît déjà prisonnière et condamnée dans l'économie et l'Apocalypse quotidienne. Elle n'est pas au chevet de ses parents morts.

La jeunesse dit: Ne me touche pas. Ne me retiens pas.

Moi aussi j'étais comme eux. On se défonçait à ne rien faire. On restait là plantés sur le seuil d'une porte comme les prophètes d'hier. On ne savait pas s'arrêter. Avec rien du tout on se faisait un cinéma pas possible. On avait des pensées en or. On voulait transmettre à tous nos angoisses mortelles. On croyait accéder à ce Savoir du Fond

des Âges qui apaise et qui excite la souffrance d'être au monde. On avait un cafard atroce en même temps qu'on rêvait à la douceur absolue d'un amour silencieux qui n'appartiendrait qu'à nous.

La jeunesse est droite comme un hachoir d'acier. Aujourd'hui, elle est de plus en plus nombreuse dans le monde et elle vit pour la plus grande part dans les pays pauvres. Sa démarche est celle d'un animal inquiet tremblant. On dirait un personnage d'une très ancienne tapisserie avec les oiseaux immobiles et les loups affamés dans les prairies d'une soie lisse et perdue. On ne peut rien faire d'autre que chanceler derrière elle. La regarder s'accroître et disparaître.

Laisse-moi alors te dire que la jeunesse est notre blessure commune. Comment pourrait-il en être autrement dès lors que l'écrasante majorité de l'humanité a d'abord besoin de tout autre chose que de sa jeunesse? Elle autopsie les vivants.